

nous devons les plaindre; mais dans le second ils ne méritent que notre mépris.

Non, le Canada n'est pas trop peuplé. Oui, ses ressources sont plus que suffisantes pour nourrir et enrichir une population quatre ou cinq fois plus dense que celle qu'il possède actuellement.

Pour cela, trois choses sont nécessaires: l'amélioration de notre système de culture, l'établissement des manufactures surtout de celles qui tirent leurs matières premières de la terre, et la colonisation. Voilà les trois principaux éléments de notre prospérité nationale.

Jusqu'à présent peu de choses a été fait sous ce rapport. Cependant, comme nous le disions au commencement de notre dernière causerie, il fait plaisir de suivre le travail qui se fait dans les idées de la classe agricole.

Jusqu'à ces dernières années, on s'était montré rebelle à toute amélioration, on était satisfait des rendements des récoltes. On n'obtenait plus, il est vrai, les abondants produits qui avaient enrichi nos pères; mais on vivait, l'avenir ne paraissait pas trop sombre et surtout l'on espérait que le bon temps reviendrait et que la terre retrouverait son ancienne fertilité sans le secours des améliorations.

Aujourd'hui on est bien revenu de cette erreur. On s'aperçoit que le bon temps ne fait pas mine de revenir, que la terre s'appauvrit de plus en plus, que les récoltes ne vont toujours qu'en diminuant, qu'enfin de compte les enseignements des publications agricoles avaient leur raison d'être et que leurs sinistres prédictions se réalisent plus tôt même qu'on ne le pensait.

Depuis onze ans, la *Gazette des Campagnes* travaille avec ardeur à pousser les cultivateurs vers le progrès. Sans faiblesse et sans découragement, elle s'est constamment montrée le champion du perfectionnement dans les diverses branches de notre industrie agricole. Quelques misérables ont bien osé l'anéantir; ils l'ont combattu au moyen des mensonges les plus éhontés; ils ont cherché à l'effamer; un Bonnement a eu l'audace de lui reprocher de tenir la population canadienne dans l'immobilité. Mais qu'importe, en dépit de toutes les guerres, de toutes les mesquineries, elle a rempli la noble tâche qu'elle s'était imposée.

Sans nous faire illusion sur l'action bienfaisante de notre feuille, nous pouvons dire qu'elle a contribué plus que toute autre publication agricole à l'amélioration des procédés culturaux. Malheureusement, elle n'a pas fait autant de bien qu'elle l'aurait désiré, car elle manquait de moyens pécuniaires; mais si l'on avait voulu l'aider, si nos gouvernants avaient bien compris leur devoir vis-à-vis des cultivateurs, si les membres du Conseil Agricole avaient su apprécier le patriotisme désintéressé dont elle a donné tant de preuves; si l'influence de la *Gazette* aurait doublé, triplé, quadruplé et le perfectionnement de l'agriculture canadienne aurait suivi la même progression.

On a cru bien faire en agissant d'une manière toute opposée, on a préféré accorder ses faveurs à certains individus qui cherchaient avant tout leurs avantages personnels, on a voulu pour ainsi dire, acheter leur dévouement; mais on sait-on pas que le dévouement ne se vend pas, qu'il s'en fait de moment qu'on l'évalue à prix d'argent et que les vendeurs de dévouement ne sont que des égoïstes pour ne rien dire de plus.

L'histoire impartiale jugera entre nous et nos détracteurs et accordera à chacun la juste part de ce qui lui revient. En attendant, nous ne nous découragerons pas; nous continuerons à nous donner le plaisir de faire le bien en dépit des entraves que l'on nous suscitera.

Notre œuvre n'est pas encore terminée; tout au contraire elle n'est qu'à peine commencée. Nos travaux antérieurs ont réussi à faire reconnaître à la classe agricole que le système de culture généralement suivi en Canada est un système ruineux. C'est déjà un grand pas de fait.

Dans toute amélioration, le plus difficile à réaliser, n'est pas l'exécution de cette amélioration, ce n'en est au contraire, que la partie la plus facile. Du moment que l'utilité et l'opportunité d'une amélioration aura été bien reconnue, le reste ira de soi. Eh bien, ce succès, nous l'avons obtenu; on comprend actuellement qu'il y a beaucoup à améliorer dans notre système cultural et que les changements doivent se faire le plus tôt possible. La routine est en grande partie vaincue, elle sent que ses beaux jours sont passés.

Nous l'avons dit très-souvent: la première amélioration à introduire dans notre pratique est la production et l'utilisation d'une grande quantité d'engrais. Les plantes cultivées empruntent au sol la plus grande partie des substances qui doivent les nourrir. Après chaque récolte, la terre est donc appauvrie de tous les principes qu'elle a fournis aux végétaux cultivés. Eh bien, afin de réparer ces pertes, de faire disparaître cet appauvrissement du sol, il faut de toute nécessité lui restituer les matières qui lui ont été enlevées, et pour cela le seul moyen rationnel mis à la disposition du cultivateur c'est l'emploi des engrais.

Tout le monde reconnaît cette vérité aussi bien que nous; mais il reste une dernière objection. On dit qu'avec les moyens dont nous disposons, il est impossible de produire assez d'engrais pour suffire à tous nos besoins, c'est le dernier effort de la routine forcée dans ses derniers retranchements.

Nous avons plusieurs fois démontré que cette objection ne peut soutenir l'examen même le plus superficiel. Si l'on recueillait soigneusement les nombreux débris qui se perdent dans toutes les fermes; mauvaises herbes, fruits gâtés, cendres lessivées ou vives, curures de fossés, os, débris de boucherie, si l'on ne perdait pas les urines et les engrais humains, si l'on ne laissait pas les fumiers de ferme lavés par les eaux de pluie et desséchés par le soleil et les vents brûlants, il y aurait partout surabondance d'engrais.

Mais aujourd'hui, encore moins que par le passé on ne pourra se plaindre du manque d'engrais et cela nous amène à dire quelques mots d'une nouvelle phase dans le progrès agricole et en même temps d'une nouvelle source de richesse pour le pays tout entier. Nous voulons parler de la culture de la betterave et de la fabrication du sucre de cette plante.

Un fait mémorable et qui fera époque dans l'histoire de l'agriculture, canadienne vient d'avoir lieu dans la dernière session des Chambres fédérales. Un des députés des Communes, aidé puissamment par l'opinion publique, vient d'obtenir du Gouvernement du pays l'assurance qu'il ne sera prélevé aucun droit pendant dix ans sur le sucre manufacturé avec le jus de la betterave.

Cette assurance est la meilleure protection que puisse obtenir l'industrie sucrière. Il était important qu'il en fût ainsi. Les débuts de toute industrie sont nécessairement lents et chancelants; ils ont besoin d'être protégés et la Législature s'est montrée véritablement protectrice de l'agriculture en prenant cet engagement.

Dans tous les pays où les débuts de l'industrie sucrière ont été protégés, l'agriculture en a retiré des avantages énormes. C'est cette industrie qui a fait la richesse de l'Allemagne, de la Belgique, du Nord et de l'Est de la France. Elle sera aussi, si elle réussit en Canada, le point de départ de notre prospérité agricole, nous n'en doutons pas, car les mêmes causes produisent les mêmes effets.